

Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires

Gender Identity, Postmodernism and Fiction

Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin

Volume 19, numéro 2, 2006

Dé/Construire le féminin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014841ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014841ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, I. & Saint-Martin, L. (2006). Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires. *Recherches féministes*, 19(2), 5-27.
<https://doi.org/10.7202/014841ar>

Résumé de l'article

Le présent article trace d'abord un bref portrait de trois conceptions dominantes de l'identité sexuelle : le modèle patriarcal, le modèle féministe et le modèle postmoderne. Puis, après avoir présenté plus longuement le dernier, il analyse deux romans relayant cette conception postmoderne de l'identité de sexe/genre, l'un écrit par un homme (*Self*, de Yann Martel, paru en 1996), et l'autre par une femme (*Ce qu'il en reste*, de Julie Hivon, paru en 1999). Dans ces deux romans, qui revêtent de ce fait une importante dimension politique, les identités figées sont mises à mal tant discursivement que formellement – par la déconstruction des signes du passé et la mise en place de dispositifs énonciatifs confondant hommes et femmes, par exemple. Ils participent ainsi à une conception culturaliste de l'identité sexuelle, selon laquelle le genre est une performance.

Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires

ISABELLE BOISCLAIR ET LORI SAINT-MARTIN

Au milieu des années 20, le journaliste et homme politique Henri Bourassa mettait le public en garde contre le suffrage féminin en employant des termes fort suggestifs (1925 : 36-37; l'italique est de l'auteur) :

[L']introduction du féminisme sous sa forme la plus nocive : la femme électeur [...] engendrera bientôt la femme-*cabaleur*, la femme-*télégraphe*, la femme-*souteneur* d'élections, puis la femme-député, la femme-sénateur, la femme-avocat, enfin, pour tout dire en un mot, la femme-homme, le monstre hybride et répugnant qui tuera la femme-mère et la femme-*femme*.

Si la rhétorique apocalyptique de ce passage peut aujourd'hui faire sourire – et même à son époque, Bourassa défendait une position plutôt rétrograde –, elle demeure éclairante dans la mesure où s'illustre ici magnifiquement l'idéologie de la séparation radicale entre hommes et femmes. Selon cette idéologie, de « la » différence biologique découleraient des aptitudes et des traits de caractère propres à l'un ou à l'autre sexe, et les croisements identitaires – femmes masculines, hommes féminins – seraient contre nature, illégitimes; à ce titre, ils suscitent non seulement l'opprobre mais, plus encore, la crainte. En effet, on voit la peur panique que soulève la moindre modification apportée au système des oppositions binaires, notamment, ici, celle qui sépare le public du privé. Tout être qui sort de la norme est un « monstre hybride et répugnant », et c'est la notion même de mélange, de contamination, de ce que Butler (1990 : ix) appellera plus tard « gender trouble », le « trouble dans le genre », qui terrifie. Au fond, tout en le disant éternel, les tenants de ce système savent pertinemment qu'il est socialement construit puisque les femmes ont déjà commencé, à ce moment, à le saper (Saint-Martin 1997 : 77), d'où l'existence de tant de discours¹ et de dispositifs en vue de sa promotion et de son maintien.

Aussi, dans un contexte où la notion de binarité a été mise à mal et les identités sexuelles largement repensées, vaut-il la peine d'évaluer le chemin parcouru en examinant les conceptions actuelles de l'identité sexuelle. Dans le présent article, nous visons un double objectif. Le premier s'inscrit dans une

¹ Jane Sunderland (2004) parle, à cet égard, d'un discours général sur les différences naturelles entre les hommes et les femmes, qui comprend de nombreux sous-discours (par exemple, sur le masculin comme norme, l'hétérosexualité obligatoire (Rich 1981) et l'incompréhension mutuelle).

recherche plus vaste² dont l'une des visées est de proposer une typologie des façons de penser l'articulation entre sexe et genre. Nous distinguons trois grands cadres conceptuels qui, bien qu'ils aient été déployés à des périodes historiques différentes, coexistent de nos jours : le modèle patriarcal, le modèle féministe et le modèle postmoderne. Chacune de ces façons de concevoir l'identité sexuelle/de genre a des répercussions concrètes sur la politique des identités et sur les conditions de vie des individus. En effet, ces trois modèles déterminent en partie les possibles dévolus aux personnes selon les assignations identitaires qu'elles reçoivent, avec toute la charge de violence symbolique que ces assignations peuvent receler³. Ainsi, dans une perspective politique, le modèle dit postmoderne nous paraît particulièrement prometteur dans la mesure où, tout en intégrant les acquis du féminisme, il s'attaque aussi au système de sexe/genre lui-même (donc au processus de construction de l'identité sexuelle aussi bien masculine que féminine); c'est le seul des trois modèles à envisager et à autoriser tous les glissements, les permutations, les explorations et les inventions identitaires. Ce volet de la recherche, à terme, pourra être utile à plusieurs disciplines des sciences humaines. Pour l'heure, nous présenterons plus à fond le troisième modèle, issu du féminisme et lié à la mouvance en matière de diversité sexuelle (*queer*) et postmoderne et, plus généralement, à la réflexion contemporaine sur le genre.

Notre second objectif consiste à observer ce modèle à l'œuvre dans les textes littéraires et à montrer comment il affecte autant les thèmes abordés que les stratégies formelles. Notre démonstration s'appuiera sur une conception selon laquelle la littérature est un champ à la fois tributaire des différents modèles de conceptualisation du genre et créateur de nouvelles significations⁴. Autrement dit, le roman, et en particulier la structure narrative, est aussi bien « the place where ideology is coiled » (l'endroit où se tapit l'idéologie) qu'un lieu privilégié pour s'en prendre aux conventions sociales par l'intermédiaire d'une mise en échec des conventions narratives (DuPlessis 1985 : 5, 20). Pour illustrer le modèle

² « L'identité sexuelle en question dans la fiction québécoise au masculin (1980-2005) », projet subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) (2006-2009).

³ On peut penser à l'opprobre qui a longtemps pesé sur les homosexuels, les lesbiennes et les personnes dont l'identité sexuelle était incertaine (voir, par exemple, le film *Boys Don't Cry* (1999), fondé sur la véridique histoire de Teena Brandon, dans lequel une jeune travestie est tuée lorsqu'on découvre qu'elle n'est pas le garçon qu'elle prétend être), et qui n'est pas encore entièrement chose du passé, mais également, sur un mode moins dramatique, aux effets de façonnage et éventuellement de censure qu'exercent les normes.

⁴ « La relation entre les œuvres (constructions sémiotiques) et la réalité (ensemble de données non exclusivement sémiotiques) est une relation médiatisée par diverses constructions sémiotiques préexistantes, par des intertextes plus ou moins déjà institutionnalisés faisant office de cadre, de « pactes a priori » à la production et à la réception des œuvres et du réel » : Hamon (1995 : 85).

postmoderne des identités sexuelles, nous analyserons deux romans récents, l'un écrit par un homme et l'autre par une femme, qui, tant par leur discours que par leurs procédés textuels, participent de ce renouvellement des identités de genre : *Self*, de Yann Martel (1996), et *Ce qu'il en reste*, de Julie Hivon (1999). Nous cherchons donc à élaborer une forme de critique fondée sur le genre⁵ qui tienne compte de la complexité et de la polysémie des représentations littéraires.

Le modèle relatif ou postmoderne

Pour bien comprendre le troisième modèle, dit relatif ou postmoderne, il faut commencer par le situer rapidement par rapport aux deux autres. Le premier modèle, que l'on appelle « aristotélien », « patriarcal » ou « traditionnel », définit comme un fait de Nature la division bicatégorique des sexes, qui entraîne à son tour une division des rôles sociaux et une hiérarchie des valeurs symboliques. Suivant ce modèle, Dieu, la Nature et la Société ont fait les hommes et les femmes tels qu'ils sont et doivent demeurer⁶ : les premiers, rationnels, destinés à la vie publique, associés à la culture et à l'esprit; les secondes, et il s'agit alors réellement du « deuxième » sexe, du sexe inférieur, émotives, vouées à la vie domestique, liées à la nature et au corps⁷. Tout en disant les sexes complémentaires l'un de l'autre (ne forment-ils pas équipe au sein de la famille, l'un incarnant « le sens », l'autre, « les sens »⁸?), on les oppose en presque tout; dans le schéma binaire qui en découle, c'est toujours le pôle masculin qui est valorisé. Une grande partie de la littérature classique est fondée sur ce modèle⁹.

Les représentations sociales et culturelles changent lorsque la femme cesse d'être l'Autre, c'est-à-dire avec l'avènement du deuxième modèle, dit féministe ou moderne. Il s'agit désormais de revaloriser le féminin dans une quête d'égalité et de remettre en question l'idée d'une essence féminine qui justifierait la domination

⁵ Voir Boisclair (2002a, 2005).

⁶ Pierre Bourdieu (1982 : 155) décrit ainsi ce type de fonctionnement : « Ne trouvant rien à dire au monde social tel qu'il est, ils [les dominants] s'efforcent d'imposer universellement, par un discours tout empreint de la simplicité et de la transparence du bon sens, le sentiment d'évidence et de nécessité que ce monde leur impose; ayant intérêt au laisser-faire, ils travaillent à annuler la politique dans un discours politique dépolitisé, produit d'un travail de neutralisation ou, mieux, de dénégation. »

⁷ Pour l'analyse de ce système social et symbolique, voir Beauvoir (1977), Millett (1969), Héritier (1996 et 2002) et beaucoup d'autres.

⁸ Le passage complet de Schneider (2005 : 75; l'italique est de l'auteur) se lit comme ceci : « Qu'on le veuille ou non, l'ordre symbolique a jusqu'ici fonctionné selon un partage que Freud a retracé dans le psychisme et le malaise dans la civilisation : *les sens* sont le domaine sur lequel la mère ne cesse d'imprimer son empreinte; *le sens*, dans son inscription arbitraire, revient au rôle du père ».

⁹ Pour des analyses de textes littéraires inspirés pour l'essentiel du modèle patriarcal, voir Boynard-Frot (1982), Millett (1969), Saint-Martin (1984, 1997), Smart (1988).

masculine. La littérature des femmes des années 70 et 80 porte explicitement les marques de cette réflexion – dénonciation des valeurs dominantes, émergence de visions nouvelles – et l'on peut lire dans l'optique de cette revendication de l'égalité une bonne partie des textes de femmes du passé¹⁰. Contrairement au modèle précédent, uniquement naturaliste, celui-ci relève dans certains cas d'une conception essentialiste (c'est-à-dire qui prête aux hommes et aux femmes des traits que l'on dit innés : il existe un courant féministe, par exemple, selon lequel les femmes sont naturellement pacifistes); dans d'autres, d'une vision culturaliste (qui met l'accent sur l'influence de la société dans la formation des identités sexuelles)¹¹. C'est de cette vision culturaliste qu'est enfin issu le troisième modèle, qui refuse d'associer automatiquement le masculin à un corps d'homme et le féminin à un corps de femme.

Le troisième modèle, appelé pour le moment « postmoderne » ou « relatif » (voire « équitable » ou « de la diversité »)¹², repose donc sur ce constat de la non-pertinence d'accorder des significations et des valeurs intrinsèques au sexe comme au genre, qu'elles soient positives ou négatives, « pro-masculines » ou « pro-féminines »¹³, la diversité humaine ne pouvant être réduite à un système d'assignation binaire aussi simple. Cette position a pour effet d'ouvrir à l'infini l'axe des possibles identitaires (Pechriggl 2000 : 294) :

¹⁰ Pour des lectures de textes littéraires québécois relevant du modèle féministe, voir Boisclair (1999), Brown (1991, 1992), Dupré (1989), Falkenstein (2005), Gould (1990), Green (2001), Joubert (1998), Pilote (1994), Saint-Martin (1989, 2003), Smart (2000).

¹¹ Pour une perspective féministe fondée sur l'idée d'une spécificité innée, voir Gilligan (1982) et Irigaray (1977); pour la construction sociale de l'identité féminine, voir Beauvoir (1977), Bourdieu (1998), Brownmiller (1975), Butler (1990, 2004), Delphy (1998, 2001), Friedan (1974), Héritier (1996 et 2002) et Yaguello (1992). Enfin, pour la construction sociale de l'identité masculine, voir Badinter (1992), Bordo (1999), Brod (1987), Chabot (1987), Digby (1998), Dorais (1992), Falconnet et Lefaucheur (1975), Jardine et Smith (1988), Rauch (2004) et Welzer-Lang (2005).

¹² Ce modèle s'apparente certes à la diversité sexuelle, mais la valorisation des identités de ce type a cet effet pervers de dévaluer les identités considérées comme traditionnelles (*straight*). En employant le terme « équitable », nous voulons suggérer l'idée que toute position identitaire librement assumée est légitime – autant les positions liées à la diversité sexuelle que l'horizon hétéronormatif disqualifiait, autant les postures traditionnelles que la diversité sexuelle disqualifie parfois; nous voulons par là encourager la reconnaissance mutuelle. Par le terme « équitable », nous voulons enfin et surtout souligner que cette conception rompt avec la dissymétrie de la distribution des valeurs de genre et laisse place à une libre expression de la diversité. On consultera aussi avec profit des ouvrages sur la « troisième vague » du féminisme, dont Dicker et Piepmeyer (2003), Gillis, Howie et Munford (2004) Heywood et Drake (1997), Mensah (2005).

¹³ « L'objectif est de s'opposer à toute idée de supériorité morale féminine, d'innocence et de plus grande proximité avec la nature » : Bourcier (2005 : 130).

Ce qu'il faut, c'est une perméabilité maximale entre les différents champs de signification, et les activités qui s'y rattachent, afin que soit rendu possible aux individus de développer les facultés qu'ils peuvent et veulent investir et non celles que des registres hérités prévoient pour eux selon leur appartenance à tel sexe/genre ou à tel groupe social.

Si certaines théoriciennes féministes opéraient déjà la distinction entre sexe et genre, mettant en évidence le caractère construit de cette seconde dimension, un autre pas est franchi ici, en l'occurrence celui qui saisit le caractère construit du sexe également (Butler (1990, 2004), Delphy (1998, 2001)). Certes, le sexe est « naturel » : c'est un organe du corps. Cependant, la pensée du sexe comme déterminant identitaire, est, elle, culturelle; c'est cette pensée catégorisante qui donne un nom à l'être humain porteur du sexe masculin : l'« homme », et un autre nom à l'être humain porteur du sexe féminin : la « femme », par « une sorte de processus métonymique faisant du sexe anatomique le tout de la personne » (Prokhoris 2000 : 124)¹⁴. Cette pensée qui catégorise et identifie est bien le fruit d'une opération cognitive; elle est donc culturelle (comme tout signe, le sexe, tel qu'on le pense, résulte lui aussi d'une élaboration réflexive, c'est-à-dire qu'il relève de la culture). Pour ce courant, les différences n'ont pas de signification en soi; induites par le discours, elles sont toujours contextuelles¹⁵ et, dès le premier pyjama bleu ou rose, elles ont pour objet la formation d'une identité de genre stable et normative¹⁶.

Dans cette optique, les travestis et les transsexuels intéressent certaines théoriciennes parce qu'ils montrent, en tant que cas limites, que le genre est un jeu, outre qu'il est une contrainte (Butler 1990, 2004), et que les frontières entre les sexes ne sont que conceptuelles : elles peuvent donc être traversées, contestées, voire abolies. L'horizon actuel étant marqué par l'émergence de sujets hors des normes sexuées – intersexués, transsexuels, transgenres, homosexuels et lesbiennes, bisexuels –, c'est carrément le système qui assigne des identités de genre à des identités sexuelles, elles-mêmes construites pour respecter l'ordre

¹⁴ Pensons-y : il n'y a pas de terme conférant à la sauterelle femelle, par exemple, une identité différente de la sauterelle mâle. Et s'il est vrai que l'identification a forgé des entités différentes pour des animaux plus proches de l'humain (un chien, une chienne, etc.), cela n'est rien d'autre que de l'anthropomorphisme.

¹⁵ Soutenant précisément que « homme » et « femme » sont avant tout des signifiants fonctionnant « à la manière d'un dispositif d'injonctions, [d']injonctions identificatoires et identifiantes » (2000 : 155), Prokhoris rappelle que « par un "signifiant", [sont] donnés d'un seul tenant aussi bien ce qui demande à être accompli que la configuration de l'espace au sein duquel la prescription prend sens » (2000 : 153-154).

¹⁶ Ainsi que le suggère le titre du livre de Georges-Claude Guilbert (2004) : *C'est pour un garçon ou pour une fille? La dictature du genre*.

hétéronormatif, qui apparaît désuet (ainsi que la distinction radicale entre le sexe et le genre avait commencé à le laisser transparaître). Ce recadrage scinde en deux la question de l'attribution des valeurs à l'un ou à l'autre sexe : se posent alors celle des conceptions qui président à leur distribution, puis celle de l'éclatement du binarisme vers la diversité, le multiple. Autrement dit, le modèle postmoderne, loin de proscrire une norme rigide, abolit toute contrainte et invite à l'autodéfinition. Il n'est pas moins politique que la pensée féministe, comme on le laisse parfois entendre¹⁷. Au contraire, politiquement, cette position est encore plus radicale que la précédente¹⁸, puisqu'elle remet en question la pertinence même de fonder l'organisation sociale autour de la pensée du sexe de l'individu – trait qui n'a pas de sens ni de valeur en soi, qui est aléatoire et indépendant des volontés de l'individu.

On le voit, ce n'est pas tant la question de la différence qui pose problème ici que celle du système différentiel lui-même. Car il ne s'agit pas de nier l'existence réelle de traits différents, mais bien, d'une part, de remettre en question l'usage politique que l'on a fait historiquement de ces différences – poursuivant en cela le programme féministe – et, d'autre part, de les considérer dans un nouveau cadre, axiologique plutôt que binaire. Ce recadrage laisse place à une configuration de la diversité, du multiple, qui influe non seulement sur la façon de penser les groupes sexués mais aussi sur la constitution même des groupes, pourtant formés sur la base d'un Même : toutes les femmes, tous les hommes ne sont pas identiques¹⁹.

Paradoxalement, cet éclatement fait finalement ressortir l'ultime dénominateur commun : en effet, sous les infinies façons d'être homme ou femme, homme féminin ou femme masculine, homme masculin ou femme féminine²⁰, il y a du Même, de l'humain. L'Un, parfois désorienté par les différentes injonctions identitaires, voire tiraillé entre ces injonctions et ses propres aspirations, est de la même matière que l'Autre. Ainsi, selon ce cadre conceptuel, c'est en perdant son caractère particulier que le féminin pourrait accéder à l'universel. Précisons : non

¹⁷ À ce sujet, voir Bourcier (2005), qui démontre bien que le politique réside en grande partie dans la représentation des identités.

¹⁸ Insistons toutefois : le modèle postmoderne, s'il corrige les travers d'un certain féminisme (notamment la tendance à prôner certaines valeurs liées au sexe féminin en faisant appel à une « idée de Nature », pour reprendre le terme de Guillaumin (1992 : 13)), se situe en continuité plutôt qu'en rupture avec celui-ci. Le modèle féministe est toujours nécessaire sur le plan social, là où un grand nombre d'injustices et d'inégalités perdurent.

¹⁹ C'est ce que rappelle le titre d'un ouvrage d'André et autres (2000) : *De la différence des sexes entre les femmes*.

²⁰ Et ces tournures révèlent les rets binaires dans lesquels la langue est prise – car c'est sans compter les intersexués, les transsexuels, les transgenres, etc., que ces mots, « homme », « femme », « masculin », « féminin », pourtant censés suffire à l'identification de l'individu, n'incluent pas.

pas au prix du silence sur le féminin²¹, notamment sur sa spécificité reproductrice, mais plutôt dans une reconfiguration qui nous amène à considérer que ce trait *n'est pas* de manière stricte spécifiquement féminin mais bien plutôt humain – inhérent à l'espèce. Comme le rappelle Szczyglak (2002 : 268), il n'y a pas deux espèces comme la pensée binaire le laisse entendre : « Il n'existe pas [...] d'espèce masculine ou féminine », il n'y a qu'une espèce, l'espèce humaine. Le reste relève de la mécanique de la reproduction, qui, on le sait, peut prendre plusieurs formes (Gouyon 2005). C'est uniquement dans ce contexte que la spécificité de l'appareil reproducteur est pertinente. Donc, la non-considération (et non la négation) de cette spécificité sexuelle peut mener à tenir le féminin pour humain, pour universel²².

Ainsi, depuis cette position, la critique est faite à partir de la notion de *pertinence* de l'identification sexuelle²³, dans la mesure où la différence sexuelle est répercutée même là où elle n'est pas pertinente (au premier chef dans la langue elle-même)²⁴, soulevant du même coup la question des champs de pertinence : en effet, une fois que la dimension construite (donc relative et arbitraire) du sexe et du genre est révélée, on comprend que ce n'est que dans le contexte d'une politique des représentations ayant des visées hétérosexistes qu'il est pertinent de préciser le sexe/genre. Dès lors, la question se pose : y a-t-il des moments, des contextes où il est réellement pertinent d'indiquer le sexe et le genre d'une personne²⁵? Et dans

²¹ Tel est le sort que l'on a réservé, dans l'histoire, aux femmes qui ont été invitées à entrer au panthéon des « grands hommes » de lettres : c'est au prix de l'occultation de la spécificité féminine de leur expérience qu'elles y ont été invitées. Le modèle de Marguerite Yourcenar nous vient en tête, mais également celui de Gabrielle Roy. Sur ce phénomène, lire Boisclair (2004 : 214-217); sur le cas de Gabrielle Roy, lire Saint-Martin (2003).

²² Un universel dont la conception ne repose pas sur l'effacement des différences (Bourcier 2005).

²³ L'idée de *l'identification sexuelle* est en fait celle de *l'importance de la distinction* qui lui est sous-jacente, laquelle importance ne se révèle utile – ou pertinente – en pratique que dans un cadre hétéronormatif et sexiste, pour justifier un traitement différent.

²⁴ Par exemple, dans la langue française, où les qualificatifs « chauffard » ou « chauffarde » devraient strictement servir à signifier les mauvaises habiletés de la personne interpellée, sans égard à son sexe. Il en va de même pour le système de signes véhiculés par les vêtements, par exemple : le vêtement « chemise » devrait servir à vêtir, alors qu'il sert également à indiquer la classe sexuelle du porteur, comme s'il y avait un rapport direct entre, par exemple, motif fleuri, dentelles et appareil génital – c'est, bien sûr, affaire de chaîne de corrélations davantage que de causalités. Dans les deux cas, la citation de la classe sexuelle n'est pas pertinente.

²⁵ Pour certaines personnes, « [l]a fin des sexes est l'aboutissement logique d'une lutte radicale visant les fondements de la domination sexiste, c'est-à-dire l'abolition de la hiérarchie intrinsèque au genre » : Carnino (2005 : 115); voir aussi les propositions radicales de Causse (2000) et Preciado (2000) en ce sens.

quel but ces indications sont-elles livrées, quelle utilité cette information a-t-elle et, surtout, quelles fins normatives sert-elle?

La remise en cause de la pertinence de l'identification sexuelle dans le troisième modèle provoque une distribution plus équitable des valeurs puisque non rattachée à un *a priori* arbitraire qui prévoit, voire impose la dissymétrie. Il en est de même pour les rapports sociaux, dont les possibles sont plus nombreux que ceux prévus par les deux autres modèles. Ils débordent les structures hiérarchisées par ceux-là et permettent non seulement d'installer la réciprocité entre deux sujets mais d'envisager le rapport lui-même comme un processus changeant, dynamique, plutôt que figé.

La conception postmoderne de l'identité sexuelle et la textualité

Le modèle conceptuel postmoderne, parce qu'il est en cours d'élaboration et qu'il se trouve, en raison de sa constitution même, moins déterminé, s'actualise de multiples façons sur le plan des représentations littéraires. Il est tout de même possible de mettre en évidence certains traits qui s'en dégagent. Parmi eux, une désarticulation entre les traits particuliers d'un personnage et son sexe²⁶ : il n'y a plus d'opposition nette entre les hommes et les femmes²⁷, mais des brouillages, des rencontres²⁸. Les figures de l'androgynie, du Même (abolissant non pas l'Autre mais bien l'altérité arbitraire, essentialiste), de l'indifférenciation et de l'indétermination se multiplient, comme dans certains romans de Jacques Poulin, dont *La tournée d'automne*, où les protagonistes masculin et féminin se ressemblent comme deux gouttes d'eau²⁹. De même, un romancier ou une romancière qui donne la parole à un ou une protagoniste du sexe opposé (par exemple, Gilles Archambault, Maxime Mongeon, Anne Hébert, Monique Proulx³⁰) montre, dans certains cas, un grand intérêt pour l'Autre et une volonté de traverser la frontière des genres. C'est la conception naturaliste qui est mise au rancart, au profit d'une conception culturaliste qui renouvelle les façons de penser l'identité.

Le modèle postmoderne représente donc la réelle diversité des identités. Les déconstructions des signes du passé et les nouvelles significations résultant de

²⁶ Voir Boisclair (à paraître (b) et 2002b).

²⁷ Voir Boisclair et Tellier (à paraître).

²⁸ Voir Saint-Martin (à paraître (a)) et Boisclair (à paraître (a)). Pour des lectures de l'identité masculine, voir aussi Pilote (1994), Saint-Martin (1997, 2000, 2006), Smart (1988, 2000). Enfin, la revue *Voix et images* a consacré son numéro 52 (automne 1992) aux « écritures masculines », tandis que la revue *Québec Studies* a publié en 2000 un dossier intitulé « Feminist Readings of Contemporary Male Writers ».

²⁹ Voir Saint-Martin (1999).

³⁰ Pour les romancières dépeignant des protagonistes de sexe masculin et les romanciers mettant en scène des protagonistes de sexe féminin, voir respectivement Suhonen (2003) et Saint-Martin (à paraître (b)).

reconfigurations se multiplient. Deux textes nous permettront d'illustrer ces nouvelles représentations : *Self*, de Yann Martel, publié pour la première fois en 1996, et *Ce qu'il en reste*, de Julie Hivon, paru en 1999.

Self

La couverture de l'une des éditions de poche du premier roman de Yann Martel en dit long sur la problématique identitaire qui s'y fait jour : sur un fond bleu azur, on voit, à l'intérieur d'une sorte de portique esquissée d'un simple trait blanc, deux personnages tout blancs, dont le corps ressemble un peu à une bouteille de lait à l'ancienne, qui se font face, à moins que ce ne soit un seul personnage qui se contemple dans un miroir. Celui de gauche paraît un brin plus féminin, mais il s'agit peut-être là d'une astuce pour nous faire réfléchir aux critères selon lesquels nous déterminons à quel sexe appartient une personne inconnue de nous. Les personnages sont esquissés de manière à nous laisser dans le doute quant à leur identité sexuelle mais aussi à leur positionnement : devant la porte ou derrière elle, à l'intérieur ou à l'extérieur? Toutes ces questions sont-elles même pertinentes? Voilà peut-être la façon dont le roman réussit le mieux à semer le doute quant à l'identité sexuelle : il soulève toutes sortes de questions binaires (anglais ou français? garçon ou fille? dedans ou dehors?) avant de désamorcer ce questionnement en se moquant gentiment de ceux et celles qui veulent des réponses toutes faites. À vrai dire, dans ce roman retors, la question identitaire se résume non plus à un choix (l'un ou l'autre) mais plutôt à un cumul (les deux, voire les trois ou les quatre à la fois ou en succession...).

Parodiant des éléments de nombreux romans canoniques, dont le début du *Portrait de l'artiste en jeune homme* de James Joyce (à la première page du roman, le jeune héros fait un « gros caca/big pooh³¹ » devant sa mère dûment impressionnée), *Self* (1997; ci-après cité *S*) est une méditation sur la sexualité, sur le désir et sur l'écriture bien plus qu'un roman conventionnel. Aucune tension narrative ne le parcourt, aucun conflit important ne s'y fait jour. L'unique événement, et il est de taille, concerne la métamorphose du personnage principal, qui, vers le milieu du roman, de jeune homme qu'il était, se transforme presque du jour au lendemain, tel l'Orlando de Virginia Woolf, en jeune femme. Dès les premières pages, de nombreuses réflexions sur l'arbitraire des significations attribuées au masculin et au féminin préparent le terrain à ce grand événement.

Ainsi, le narrateur grandit auprès de parents aimants, diplomates, traducteurs et poètes aux rôles indifférenciés : « Je ne me rappelle pas avoir remarqué, lorsque j'étais petit, une quelconque différence entre mes parents que j'aurais pu attribuer

³¹ Les deux termes apparaissent dans l'original anglais, alors que dans la traduction française d'Hélène Rioux, celle qui sera citée ici, seul le terme français reste; avec l'accord de l'auteur, comme le précise un mot liminaire, la traduction élimine certains jeux langagiers bilingues de l'original.

au sexe. Je savais bien qu'ils n'étaient pas une seule et même chose, mais leurs distinctions ne s'exprimaient pas dans des rôles fixes » (S : 14). À la maternelle, le narrateur tombe amoureux de Noah Rabinovitch et les deux projettent de se marier. Seule ombre au tableau : chacun veut que l'autre soit l'épouse. Le narrateur suppose que, suivant le mot de ses parents selon lequel les sexes sont complémentaires, les réalités corporelles sont multiples : « Quelque part au loin, totalement indistinct, d'une origine indépendante, existait un organe sexuel adapté au mien, adapté à moi. Je me mis à chercher mon organe sexuel complémentaire, mon véritable amour » (S : 26). Lorsque surgit l'épisode Noah, la mère du narrateur entreprend de lui raconter la vérité sur les organes sexuels (S : 27-28; l'italique est de l'auteur) :

Les choses étaient bien plus limitées que mon esprit ouvert ne les avait imaginées. Il n'y avait, en réalité, que deux sexes, et non des quantités infinies [...] J'étais stupéfait. Cette histoire de complémentarité concernait seulement un vulgaire point de *biologie*, une fantaisie anatomique? Le menu destiné aux poissons oculaires [terme employé par le narrateur pour évoquer l'amour et le désir] ne contenait que deux plats? Et on avait décidé d'avance lequel on pouvait choisir, le petit derrière ou le petit doigt, le bifteck ou le poulet? Qu'est-ce que c'est que ce restaurant, maman?

Les petites filles sont de futures épouses, poursuit la mère, et les garçons, de futurs maris : « Je devais me rappeler ces permutations, car il n'en existait pas d'autres. Non, les épouses ne pouvaient être des garçons. Non, un mari ne pouvait épouser un autre mari. Non, non, non » (S : 28)³². On voit bien ici, esquissé par une mère pourtant aimante et libérale, l'essentiel du système de sexe/genre, aux rôles prédéterminés et entièrement figés. C'est l'arbitraire des assignations identitaires, la pauvreté des possibilités³³ qui révolte le jeune narrateur, le plonge dans le désarroi et le pousse à un questionnement incessant : « Femelle et mâle? C'est tout? Même sur les autres planètes? » (S : 29). Sur un mode humoristique qui laisse pourtant voir que la sexualité conventionnelle est le résultat d'une véritable amputation, Martel prône l'existence et l'acceptation sociale d'identités fluides, changeantes et multiples. On voudrait non pas deux possibilités mais un nombre infini de permutations susceptibles de changer au gré du temps, des rencontres et

³² Dans le texte original, ce passage se lit ainsi : « No, husbands could not be girls. No, a wife could not marry another wife » (S : 22). On voit ainsi comment la traduction vers une langue comme le français, où le genre est marqué, exige des modifications (par exemple, le mot *wife* peut être neutre, mais pas le mot « épouse », remplacé pour cette raison par « mari »). Apparaît donc encore plus clairement le caractère arbitraire et linguistiquement surdéterminé des constructions identitaires.

³³ Ainsi, le narrateur suppose qu'il existe, de par le monde, « des personnes noires, brunes, jaunes, rouges, bleues, orangées, et peut-être même rayées » (S : 28).

de l'évolution personnelle. Or, les événements donneront raison au jeune narrateur puisque lui-même changera non seulement d'orientation sexuelle, ce qui est tout de même plus courant, mais aussi – et sans effort de sa part – de sexe. Entre-temps, il souffre de se faire traiter de tapette, reproche que l'on ne fait pas aux filles, à sa grande surprise : « Ainsi, sauf ³⁴ parce qu'elles étaient de sexe féminin, les filles avaient une apparence et un comportement *beaucoup* plus homosexuels que moi. Et pourtant, on ne paraissait pas les condamner pour ça, et moi, oui » (S : 58; l'italique est de l'auteur). C'est la fausse naïveté du début de la phrase (« sauf parce qu'elles étaient de sexe féminin ») qui vend la mèche ici : ce fait, mineur aux yeux du narrateur (« Dans le domaine de l'amour, le sexe n'avait pour moi pas plus d'importance que les parfums quand il s'agit de crème glacée », affirme-t-il encore (S : 58)³⁵), est en réalité déterminant dans la société.

Devant un ver de terre, dont il apprend avec stupéfaction et joie la nature hermaphrodite, le narrateur déclare : « Eh bien, son nom est Jésus-Christ et elle est ma meilleure amie! » (S : 32). Alors que, tout petit, il avait redouté l'apocalypse en voyant apparaître dans le ciel en même temps le soleil et la lune, qu'il avait considérés comme mutuellement exclusifs, le narrateur apprend très vite à sortir du système binaire, à privilégier le cumul d'identités sexuelles généralement considérées comme opposées. On observe ici une analogie entre les identités sexuelles et les choix linguistiques. Tandis que le roman s'ouvre sur une opposition binaire notoire au Canada – l'anglais et le français – et se termine de la même façon (la dernière phrase du roman se lit ainsi : « Je parle le français et l'anglais » (S : 283), il s'ouvre, au milieu, à bien d'autres langues parlées par le narrateur ou par les personnes qu'il fréquente. Et si la traduction dans l'autre langue officielle de certains dialogues s'imprime dans une colonne parallèle et exactement équivalente³⁶, il arrive, lorsque d'autres langues sont en jeu (comme le tchèque de la jeune Marisa ou le hongrois de Tito, amoureux du narrateur devenu femme), que la colonne de droite reproduise un dialogue simultané mais non correspondant ou encore de simples réflexions du personnage. Autrement dit, l'idée de dualité, d'équivalence parfaite et de traduction mot à mot s'estompe au profit d'un joyeux Babel identitaire, dont l'emblème serait le dialogue entre Marisa et le narrateur que

³⁴ Ce serait peut-être plus clair ici de traduire l'anglais *except for the fact that* par « à ceci près que ».

³⁵ Dans encore un autre passage, le narrateur déplore que les toilettes portent les mentions « HOMMES » et « FEMMES » plutôt qu'« AMIS » et « ENNEMIS » (S : 61; les majuscules sont de l'auteur).

³⁶ On en voit des exemples aux pages 40 et 41 de la traduction française, mais le texte original recourt beaucoup plus souvent à ce dispositif. De façon plus convenue, le narrateur raille les inconséquences de l'attribution linguistique du genre : « J'acceptais volontiers que les camions et les meurtres soient masculins tandis que les bicyclettes et la vie étaient féminines. Mais comme il était étrange qu'un sein soit masculin! » (S : 59).

l'on a couchés dans le même lit et qui s'en voient ravis : elle parle alors tchèque et allemand, lui opte pour l'espagnol, suivant le raisonnement selon lequel, comme cette langue est plus loin de lui, elle doit forcément être plus près de Marisa. Sans langue commune, ils se comprennent pourtant parfaitement. Encore une fois, la multiplicité jubilatoire l'emporte sur l'unicité ou sur la dualité.

De la même façon, sur le plan des identités de genre, le changement de sexe du narrateur lui permet, selon son vœu infantile, d'expérimenter la sexualité comme homme, puis comme femme; d'être un homme qui couche avec des femmes (en homme d'abord, en « lesbienne tiède » (S : 281) après sa métamorphose), puis une femme qui couche avec des femmes, enfin une femme qui couche avec des hommes. Une seule permutation est peu explorée, on l'aura remarqué : l'amour entre hommes, que le narrateur vit surtout de façon non sexuelle avec Noah et en quelque sorte par procuration, devenue femme. En effet, devant les premières caresses que lui prodigue un homme, il-elle songe : « Nous étions en train d'accomplir un acte hétérosexuel parfaitement normal, et même banal, mais ça revenait, encore et encore, *c'est un homme, ceci est de l'homosexualité, je suis un homosexuel* » (S : 174; l'italique est de l'auteur). La non-coïncidence entre l'identité corporelle de femme et la perception d'homme brouille les cartes et souligne encore l'arbitraire des conventions sexuelles.

Enfin, examinons brièvement la transformation sexuelle du narrateur. Sa métamorphose en femme se fait lentement et insensiblement et se clôt par une certitude nouvelle : « Je ne me souvenais de rien, ni de mon nom, ni de mon âge, ni où j'étais. L'amnésie totale. Je savais que je pensais en français, ça au moins, c'était sûr. Mon identité était liée à la langue française. Et je savais aussi que j'étais une femme » (S : 96). Malgré des expériences nouvelles, telles que ses premières règles et l'amour impossible pour une jeune fille hétérosexuelle qu'elle aurait pu séduire autrefois, le caractère de la narratrice ne change pas outre mesure : elle aime toujours autant les voyages, elle aspire encore à devenir écrivaine, et ainsi de suite. Que le changement de sexe, s'il lui permet, ainsi que nous l'avons vu, de vivre de multiples possibles érotiques, n'entraîne pas de transformations plus radicales laisse entendre que, comme le narrateur le prétend depuis le début, les hommes et les femmes ne sont pas des opposés binaires mais de simples humains coexistant tant bien que mal sur cette terre.

Ce qui démarque radicalement la vie de la jeune femme de celle de son avatar masculin, c'est son expérience corporelle : d'abord jubilatoire, ensuite traumatisante. Enceinte de son amoureux Tito, la narratrice subit aussitôt un viol particulièrement brutal au terme duquel elle rêve de se blinder contre le danger : « Ne plus jamais être aussi vulnérable. Jamais » (S : 266). Le lendemain matin, elle a des poils noirs sur la poitrine, ses seins disparaissent et son pénis commence à repousser. Évidemment, elle perd le bébé et Tito. Vers la fin du roman, « elle » redevenue « il » expérimente de furtives amours homosexuelles avant de s'attacher à Cathy et de vivre une sorte d'expérience de la fusion sexuelle : « Je n'ai pas de

seins, ai-je pensé. Je me suis étendu [...] Je sentais ses seins dans mon dos. Je me suis collé encore davantage et ses seins m'ont traversé – j'avais des seins » (S : 282). Ce qu'on voit ici, ce sont donc non pas des formes exclusives – être homme OU femme – mais le cumul : être homme ET avoir des seins. L'idéal, en quelque sorte, serait l'ouverture, la multiplicité : « Je ne sentais ni la masculinité ni la féminité, je ne sentais que le désir, je me sentais seulement humide de vie » (S : 59). Alors que le modèle patriarcal impose une identité sexuelle rigide hors de laquelle on se transforme en « monstre hybride et répugnant », selon les termes d'Henri Bourassa, le roman de Yann Martel multiplie les possibilités joyeuses. Jeu, méditation, parodie, roman sans intrigue et sans message autre que la multiplicité, *Self*, à la fois ludique et sérieux, interroge sans fin les identités sexuelles en ne proposant aucune réponse, aucun modèle.

Ce qu'il en reste

Le roman *Ce qu'il en reste* (1999; ci-après cité *CQER*), de Julie Hivon, met en scène plusieurs personnages célébrant la confusion identitaire. Seront soulevés ici deux traits de cette confusion : d'abord les jeux énonciatifs abolissant les distinctions entre le masculin et le féminin, puis l'interchangeabilité qui en découle.

Ce roman s'ouvre sur la description de deux personnages par Mauve, la narratrice autodiégétique : « Deux vampires pénètrent dans le bar enfumé. Deux anges noirs au teint pâle, à la bouche écarlate » (*CQER* : 13). D'entrée de jeu, on constate les nombreux contrastes : d'abord, on emploie des termes contraires pour désigner les mêmes personnes (« vampires », puis « anges »). Ensuite, les anges en question sont *noirs*, mais ils ont le *teint pâle*; ils ont le *teint pâle* et la *bouche écarlate*, ce qui multiplie les contrastes. Paradoxalement, les traits qui distinguent habituellement les filles des garçons (les traits qui les *contrastent*) – elle seule a habituellement les lèvres écarlates – sont ici confondus et distribués (équitablement, pourrait-on dire) aux deux personnages dont on ne connaît pas encore le sexe, les plaçant sous le signe du Même. Or, on apprend bientôt, par l'usage incontournable des pronoms personnels « il » et « elle », qu'il s'agit d'un garçon et d'une fille. Mais l'énoncé qui nous le laisse savoir n'est pas dénué d'ambiguïté : « Il est beau comme une fille aux longs cils; elle est gracieuse comme un garçon trop maigre » (*CQER* : 13). Ici, l'usage délibéré d'un comparant du sexe opposé à celui du comparé annule la pertinence même de l'identité sexuelle et, au-delà, dénie la ségrégation même, laquelle est pourtant, selon les vieux schèmes, antérieure à toute identification. Cette stratégie déconstruisant le rapport univoque entre comparants et comparés est reprise plus loin : « Je sais comme ils bougent les épaules en marchant sur le trottoir, le dos légèrement incliné vers l'arrière, lui comme une jeune fille, elle comme un homme, l'un et l'autre, quelque part entre les deux » (*CQER* : 52). Cette fois-ci, les comparaisons

contradictaires sont suivies d'un énoncé évoquant un entre-deux indéfini, ce qui annule encore une fois la pertinence de l'emploi de termes référentiels, voire du recours aux référents distinctifs puisque l'un *et* l'autre échappent aux modèles référentiels conventionnels. En effet, même lorsqu'il y a distinction entre eux, c'est pour mieux répéter l'inversion du début : Mauve perçoit dans les yeux de Rose de la force (CQER : 14), traditionnellement corrélée au masculin, et note, en regardant Olivier, son sourire (CQER : 14), apanage obligé du féminin³⁷. Plus tard encore, les jeux d'inversion sont surmultipliés : « Olivier s'habille en Rose et Rose en Olivier. C'est fou comme ils se ressemblent! *Olivier est une jolie fille, Rose est un charmant garçon* » (CQER : 118 : l'italique est de nous). Outre qu'il donne l'occasion de déborder les référents binaires, cet énoncé met l'accent sur le caractère performatif du genre, le dispositif vestimentaire étant ici suffisant pour *faire* l'identité sexuelle. Cela nous oblige à voir ce qui est rendu imperceptible pour cause de trop grande familiarité, à savoir que le dispositif vestimentaire est un appareil sémiotique puissant dans la fabrication et la diffusion du genre et que ce dernier tient davantage à des dispositifs extérieurs qu'à une quelconque essence intrinsèque.

On apprend ensuite que ces deux êtres sont frère et sœur, jumeaux hétérozygotes³⁸. Surgit aussitôt l'idée d'assimilation originelle des deux personnages³⁹. La communauté d'origine de leurs prénoms, Olivier et Rose, tous deux tirés du règne végétal, consolide cette lecture. De cette fusion découle l'indifférenciation, laquelle s'exprimera dans l'emploi de pronoms personnels les confondant : « leurs joues », « leurs lèvres », « leurs visages » (CQER : 13). Olivier et Rose ne semblent pas avoir de frontière identitaire qui les sépare : ils rient « ensemble, sur la même note et en même temps » (CQER : 15). La représentation de tels personnages crée de nouvelles figures, dont l'éveil « en stéréo » (CQER : 20).

Cette absence de frontières entre Rose et Olivier atteint bientôt celles de Mauve, qui tombent également. Parce qu'elle se reconnaît en eux⁴⁰, elle s'immisce

³⁷ La prise en charge de la narration est d'ailleurs l'occasion pour Mauve d'exprimer les paramètres d'un nouveau modèle masculin : « moi j'aime les maigrichons, les gens qui paraissent fragiles, qui semblent prêts à se casser au moindre souffle » (CQER : 135).

³⁸ « Olivier et Rose, le frère et la sœur, deux jumeaux qu'ils m'ont dit » (CQER : 18).

³⁹ L'accent est mis sur leur *origyne* commune : « dans le *même* placenta » (CQER : 208). Le texte nous dit en effet que, dès l'enfance, ils sont inséparables (CQER : 209; l'italique est de nous).

⁴⁰ Le prénom *Mauve*, que Juliette s'invente, est lui aussi tiré du règne végétal (*Malvacées*). Sans compter que ce prénom recèle en lui-même l'idée de mélange – mélange du bleu et du rose en l'occurrence, couleurs traditionnellement utilisées pour désigner le masculin et le féminin.

dans ce duo, le transformant en un trio qui se fond dans un « nous⁴¹ ». Si elle s'inclut en eux, le mouvement inverse est facilité : elle souhaite leur intégration dans son monde, abolissant les frontières non seulement entre les sexes mais entre les entités individuelles. À la question « tu as une piaule ? » que lui adresse Olivier, Mauve se retient de ne pas répondre : « Bien sûr que j'ai une piaule... C'est la tienne aussi si tu veux » (CQER : 14) et offre plutôt un « J'ai une place à moi » (CQER : 14). Bien que cette détermination (« à moi ») constitue Mauve comme sujet individuel et autonome, cela n'empêche pas cette « place » de se révéler résolument ouverte. À Olivier qui s'enquiert « Chez toi, c'est ouvert ? », Mauve répond : « Ouvert comme une fenêtre en été » (CQER : 15). Cela tient lieu d'invitation et dès lors, « l'appartement d'une seule pièce » (CQER : 16) de Mauve devient bientôt à eux trois : « *notre* petit appartement » (CQER : 48; l'italique est de nous). L'ouverture ne s'arrête pas là. Le voisin de Mauve, Étienne, est bientôt lui aussi absorbé par cet organisme. Parce qu'il est souvent à l'appartement de Mauve et qu'ils et elles ont des ressources limitées – ressources aussitôt mises, bien évidemment, *en commun* –, Étienne laisse son appartement et emménage avec eux : « C'est un peu tassé, mais c'est plus "moral" de ne "pas payer" qu'un seul loyer » (CQER : 79). Est ainsi constituée une communauté qui confond chacune de ses parties, les rendant indistinctes.

Cette confusion identitaire – positive – a des répercussions sur le plan énonciatif, où les phrases débutant par « nous », effaçant chacune des parties constituant le groupe⁴², sont nombreuses et défilent souvent en rafale :

[D]emain, nous irons au château, nous assiègerons le fort, nous prendrons la forteresse, nous les écœurerons avec notre misère, nous les torturerons avec nos mines basses, nous les talonnerons avec nos images et nos couleurs, nous les repousserons jusque dans leurs derniers retranchements, nous resterons jusqu'à ce qu'ils cèdent la bourse ou qu'ils nous assassinent (CQER : 60-61; voir aussi : 67, 78, 79, 82, 84, 85, 93, 111, 119).

Plus encore, à bon nombre de reprises, la confusion des corps est mise en scène : « Nous abandonnons nos corps pêle-mêle sur le matelas » (CQER : 119)⁴³.

Ce dispositif manifestant de façon tangible la confusion identitaire – la célébrant, même – connaît des prolongements dans la création, alors que les

⁴¹ « Je m'assois en face d'eux [...] Nous buvons, nous mangeons » (CQER : 16; l'italique est de nous).

⁴² Il y a bien, rarement, rappel de ces parties : « Nous l'occupons du mieux que nous pouvons. Je lui lis des histoires, Étienne fait son portrait, Olivier joue aux dames avec elle et Rose lui apprend à cuisiner des petits plats » (CQER : 111; l'italique est de nous).

⁴³ Voir CQER : 34, 35, 56, 59, 96, 118, 135, 196; on peut ajouter à ces évocations du magma indifférencié les évocations de cercles (66, 67, 90, 118) comme figures qui, à la fois, forment (ferment) leur communauté et la préservent des autres.

protagonistes produisent des œuvres collectives. Pourtant, s'il est un domaine où l'individualité est sacrée, c'est bien la création, la signature consacrant la singularité du Sujet. Ici, il est question de « *nos œuvres* » (CQER : 78; l'italique est de nous), faites en « coproduction » (CQER : 65). Cela permet à Mauve d'annoncer aux autres : « nous avons vendu notre toile à New York » (CQER : 195). Outre qu'elles sont produites par le groupe, les toiles mettent aussi en image la confusion des corps. Ainsi en est-il de cette « nature morte d'hiver » peinte par Olivier représentant « trois personnages (nous-mêmes [Rose, Mauve] et Étienne) de dos » (CQER : 104) à laquelle Mauve a « ajouté la silhouette » de la chienne Mina (CQER : 104) et qu'ils ont « signé tous les quatre » (CQER : 104).

Un autre effet créé par l'indifférenciation est la reconfiguration des déterminations socio-identitaires, notamment l'interchangeabilité des relations, là où, avant, il y avait des positions déterminées et des rapports fixes. Ainsi, Mauve décrit Étienne comme un « voisin... [...] un copain... un ami... un frère... » (CQER : 17)⁴⁴. Cette instabilité relationnelle n'est pas réservée aux hommes. Rose aussi connaîtra le même traitement. Pour la narratrice, elle cumule plusieurs rôles en principe incompatibles : « Chère, très très chère amie, amour, sœur ! » (CQER : 147). Olivier partage cette conception : Rose est pour lui « sa sœur, son amour, la mère de son enfant... » (CQER : 203) tout à la fois, alors même que ces identités sont, selon les paradigmes anciens, nettement scindées, voire exclusives.

L'interchangeabilité découlant des nouveaux rapports permis par l'indifférenciation du sexe/genre est enfin mise en exergue par une simple phrase répétée. Si à la première occurrence – « J'ai envie de me jeter sur lui comme le font les Américaines trop blondes dans les films » (CQER : 21) –, cette phrase concerne Olivier et est en cela conforme à la norme hétérosexiste, même si elle la parodie –, à la seconde, elle concerne Rose et fait alors dévier le cours normal du désir hétéronormatif, ce qui se répercute dans sa finale déglinguée : « J'ai envie de me jeter sur *elle comme les blondes dans les films trop américains* » (CQER : 21; l'italique est de nous). Outre l'hétéronormativité, la critique atteint aussi les cadres de représentation qui en assurent l'hégémonie, et elle oppose ainsi, de façon sous-jacente, l'art qui suggère du neuf, figuré par leurs toiles, à l'art commercial qui perpétue l'ordre ancien, mis en cause par l'évocation des films américains⁴⁵.

La confusion identitaire permet à chacun et à chacune de se mettre à la place de l'autre, de s'identifier à lui ou à elle, d'être tour à tour ami ou amie, amant ou amante, frère ou sœur pour l'autre, de vivre, donc, la réciprocité, et débouche sur la mise en commun des ressources tout autant que de la créativité, sur la célébration de la collaboration plutôt que la compétition : on le voit, la conception

⁴⁴ Plus loin, Mauve rapporte qu'il est « son voisin-ami-amant-frère, etc. Il est tout » (CQER : 18).

⁴⁵ Le roman recèle en fait tout un discours sur l'art, le marché de l'art et l'économie.

postmoderne de l'identité sexuelle que véhiculent de tels textes est tout sauf pessimiste et négative.

Un modèle, des ouvertures

Trois modèles conceptuels dominants encadrent donc la façon de penser le sexe et le genre. Leur description laisse transparaître les luttes politiques menées pour instaurer un ordre égalitaire ou pour revendiquer l'émancipation. Si le premier modèle a été remis en cause par des femmes qui ont déboulonné le masculin comme sujet référentiel, le deuxième l'a surtout été par les gais, les lesbiennes et les bisexuels, qui ont dénoncé l'hétéronormativité qui sous-tendait l'institution du sexisme, mais également par les transsexuels et les intersexués, qui ont révélé l'arbitraire et l'artifice des assignations de sexe et de genre. La logique de l'exclusion de l'Autre-féminin, puis de l'Autre-homosexuel, puis de l'Autre-diversité sexuelle (*queer*) est désormais en concurrence avec une dynamique d'inclusion – à l'image des options sexuelles « au menu » dans *Self* et de l'appartement de Mauve, où les sujets échappant aux normes sont bienvenus.

Dans ce modèle, hommes et femmes cessent d'être l'Un ou l'Autre obligés; l'Un, au bout du compte, est de la même matière que l'Autre. Ce modèle ouvre des possibilités identitaires inédites en déconstruisant le discours naturaliste et en attirant l'attention sur la production sociale du genre. À terme, il mènera à minimiser l'importance du critère de l'identité sexuelle dans la subjectivité individuelle et, partant, dans le devenir humain : l'identité, ce que chacun ou chacune est, est loin de se réduire à cette composante.

Les positions que permet cet horizon ouvrent la pensée et renouvellent les savoirs, ce qui facilite la mise au jour de nouvelles connaissances. Et ces dernières, notamment celles sur la fabrication complexe du sexe – par exemple, Kraus (2000), Löwy (2006), Peyre et Wiels (1997), Vidal et Benoit-Browaëys (2005) – ou encore sur l'incorporation des modèles de genre – Bourdieu (1998, 1982), Butler (1990, 2004), Goffman (1977), Prokhoris (2000) –, bouleversent les conceptions symboliques qui sont au cœur de la littérature. Ce sont la pensée et la capacité imaginante de l'humain qui s'en trouvent stimulées.

Ainsi, à l'heure où, dans le domaine des sciences, non seulement l'identité de genre mais l'identité sexuelle elle-même est remise en question, on commence à voir apparaître de façon plus prononcée, dans les textes littéraires, des identités sexuelles brouillées, floues ou troubles⁴⁶. À notre avis, ces zones devraient nous occuper plus particulièrement, car elles nous fournissent de précieuses lumières sur les contraintes normatives et aussi sur les nouvelles représentations en émergence.

⁴⁶ Certes, le motif du travestissement est très ancien en littérature (les comédies de Shakespeare y recourent fréquemment), tout comme celui des identités sexuelles troubles, mais, de façon générale, il s'agissait moins de remettre en question le système de sexe/genre que de s'en jouer.

Elles nous permettent de concevoir « une mixité « postmoderne » envisagée non plus comme la coexistence de deux genres mais comme le vivre-ensemble d'identités sexuées multiples et mouvantes » (Chaponnière et Chaponnière (2006 : 11) et, surtout, légitimes.

RÉFÉRENCES

ANDRÉ, Jacques et autres

2000 *De la différence des sexes entre les femmes*. Paris, PUF, coll. « Forum Diderot ».

BADINTER, Élisabeth

1992 *XY. De l'identité masculine*. Paris, Odile Jacob.

BEAUVOIR, Simone de

1977 *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », t. I, « Les faits et les mythes », 408 p., t. II, « L'expérience vécue », [1^{re} éd. : 1949].

BOISCLAIR, Isabelle

À paraître (a) « Masculinité et maternage dans *Le vieux chagrin* de Jacques Poulin », *Voix et images*, printemps 2007.

À paraître (b) « Quelques égratignures sur la masculinité canonique chez Guillaume Vigneault », dans Isabelle Boisclair (dir.), *L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene.

2005 « Le jeu du genre. Évolution des postures critiques initiées par le féminisme », *Québec français*, dossier sur les études féministes, 137 : 35-38.

2004 *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*. Québec, Nota bene.

2002a *Lectures du genre*. Montréal, les Éditions du remue-ménage.

2002b « Placer le féminin au centre du monde : dissociation du sexe/genre et variation du genre (masculin/féminin) dans *Instruments des ténèbres* de Nancy Huston », dans Isabelle Boisclair (dir.), *Lectures du genre*. Montréal, les Éditions du remue-ménage : 95-110.

1999 « Roman national ou récit féminin? La littérature des femmes pendant la Révolution tranquille », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 2, 1 : 97-115.

BOISCLAIR, Isabelle et Carolyne TELLIER

À paraître « Chanter l'amour « d'une humanité avec une autre ». L'atténuation des marques de l'identité sexuelle dans les chansons de Daniel Bélanger », dans Lucie Joubert (dir.), *La chanson*. Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », n° 12.

BORDO, Susan

1999 *The Male Body: A New Look at Men in Public and in Private*. New York, Farrar, Strauss & Giroux.

BOURASSA, Henri

1925 *Femmes-hommes ou hommes et femmes? Études à bâtons rompus sur le féminisme*. Montréal, Imprimerie du Devoir.

BOURCIER, Marie-Hélène

2005 *Sexpolitiques. Queer Zones 2*. Paris, La Fabrique.

BOURDIEU, Pierre

1998 *La domination masculine*. Paris, Seuil, coll. « Liber ».

1982 *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris, Fayard.

BOYNARD-FROT, Janine

1982 *Un matriarcat en procès. Analyse systématique de romans canadiens-français, 1860-1960*. Montréal, PUM, coll. « Lignes québécoises ».

BROD, Harry (dir.)

1987 *The Making of Masculinities : The New Men's Studies*. Boston, Allen & Unwin.

BROWN, Anne

1992 « La réflexion féministe dans quelques romans féminins à l'heure de la Révolution tranquille », *Études en littérature canadienne*, 17, 1 : 17-29.

1991 « Brèves réflexions sur le roman féminin québécois à l'heure de la Révolution tranquille », dans Lori Saint-Martin (dir.), *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*. Montréal, XYZ, coll. « Documents », t. I : 139-153.

BROWNMILLER, Susan

1975 *Against Our Will: Men, Women, and Rape*. New York, Bantam.

BUTLER, Judith

2004 *Undoing Gender*. New York et Londres, Routledge.

1990 *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New York et Londres, Routledge.

CARNINO, Guillaume

2005 *Pour en finir avec le sexisme*. Paris, L'Échappée.

CAUSSE, Michèle

2000 *Contre le sexage*. Paris, Balland, coll. « Modernes ».

CHABOT, Marc

1987 *Des hommes et de l'intimité*. Montréal, Saint-Martin.

CHAPONNIÈRE, Corinne et Martine CHAPONNIÈRE

2006 *La mixité. Des hommes et des femmes*. Paris, Infolio.

DELPHY, Christine

2001 *Penser le genre*. t. 2. Paris, Syllepse.

1998 *L'ennemi principal*. t. I, « Économie politique du patriarcat », Paris, Syllepse.

DICKER, Rory et Alison PIEPMEIER

2003 *Catching a Wave: Reclaiming Feminism for the 21st Century*. Boston, Northeastern University Press.

DIGBY, Tom (dir.)

1998 *Men Doing Feminism*. Londres, Routledge.

DORAIS, Michel

1992 « Pour une approche masculiniste », dans Daniel Welzer-Lang et Jean-Paul Filiod (dir.), *Des hommes et du masculin*. Lyon, Presses universitaires de Lyon : 193-203.

DUPLESSIS, Rachel Blau

1985 *Writing Beyond the Ending: Narrative Strategies of Twentieth-Century Women Writers*. Bloomington, Indiana University Press.

DUPRÉ, Louise

1989 *Stratégies du vertige. Trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon et France Théoret*. Montréal, les Éditions du remue-ménage.

FALCONNET, Georges et Nadine LEFAUCHEUR

1975 *La fabrication des mâles*. Paris, Seuil.

FALKENSTEIN, Mélanie

2005 *Une nouvelle façon de penser le genre : Doux-amer (1960) et Quand j'aurai payé ton visage (1962) de Claire Martin*. Mémoire de maîtrise. Montréal, Université du Québec à Montréal.

FRIEDAN, Betty

1974 *The Feminine Mystique*. New York, Norton, [1^{re} éd. : 1963].

GARDEY, Delphine et Ilana LÖWY

2000 *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*. Paris, Éditions des Archives contemporaines, coll. « Histoire des sciences, des techniques et de la médecine ».

GILLIGAN, Carol

1982 *In a Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*. Cambridge, Harvard University Press.

GILLIS, Stacy, Gillian HOWIE et Rebecca MUNFORD (dir.)

2004 *Third Wave Feminism: A Critical Exploration*. New York, Palgrave Macmillan.

GOFFMAN, Erving

1977 « The Arrangement between the Sexes », *Theory and Society*, 4, 3 : 301-331.

GOULD, Karen

1990 *Writing in the Feminine: Feminism and Experimental Writing in Quebec*. Carbondale, Southern Illinois University Press.

GOUYON, Pierre-Henri

2005 « Sexe et biologie », dans Françoise Héritier (dir.), *Hommes, femmes, la construction de la différence*. Paris, Le Pommier : 49-65.

GREEN, Mary Jean

2001 *Women and Narrative Identity : Rewriting the Quebec National Text*. Montréal/Kingston, McGill/Queen's University Press.

GUILBERT, Georges-Claude

2004 *C'est pour un garçon ou pour une fille? La dictature du genre*. Paris, Autrement, coll. « Frontières ».

GUILLAUMIN, Colette

1992 *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris, Côté-femmes.

HAMON, Philippe

1995 « L'épidictique : au carrefour de la textualité et de la socialité », *Discours social/Social Discourse*, 7, 3-4, été-automne : 85-90.

HÉRITIER, Françoise

2002 *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*. Paris, Odile Jacob.

1996 *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Paris, Odile Jacob.

HEYWOOD, Leslie et Jennifer DRAKE (dir.)

1997 *Third Wave Agenda: Being Feminist, Doing Feminism*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

HIVON, Julie

1999 *Ce qu'il en reste*. Montréal, XYZ.

IRIGARAY, Luce

1977 *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris, Minuit.

JARDINE, Alice et Paul SMITH (dir.)

1988 *Men in Feminism*. New York, Methuen.

JOUBERT, Lucie

1998 *Le carquois de velours. L'ironie au féminin dans la littérature québécoise 1960-1990*. Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires ».

KRAUS, Cynthia

2000 « La bicatégorisation par sexe à l'épreuve de la science. Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les Humains », dans Delphine et Ilana Löwy (dir.), *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*. Paris, Éditions des Archives contemporaines, coll. « Histoire des sciences, des techniques et de la médecine » : 187-213.

LÖWY, Ilana

2006 *L'emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*. Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde ».

MARTEL, Yann

1997 *Self*. Toronto, Vintage Canada; trad. fr. d'Hélène Rioux (*Self*. Montréal, XYZ éditeur, 1998).

MENSAH, Maria Nengeh (dir.)

2005 *Dialogues sur la troisième vague féministe*. Montréal, les Éditions du remue-ménage.

MILLETT, Kate

1969 *Sexual Politics*. New York, Ballantine.

PECHRIGGL, Alice

2000 *Corps transfigurés. Stratifications de l'imaginaire des sexes/genres*. t. I. « Du corps à l'imaginaire civique », Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique ».

PEYRE, Evelyne et Joëlle WIELS

1997 « Le sexe biologique et sa relation au sexe social », *Les Temps modernes*, 593 : 14-48.

PILOTE, Brigitte

1994 *Représentation de l'identité masculine dans deux romans québécois : Le fou du père de Robert Lalonde et Le vieux chagrin de Jacques Poulin*. Mémoire de maîtrise. Montréal, Université du Québec à Montréal.

PRECIADO, Beatriz

2000 *Manifeste contra-sexuel*. Paris, Balland, coll. « Modernes ».

PROKHORIS, Sabine

2000 *Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question*. Paris, Flammarion, coll. « Champs ».

RAUCH, André

2004 *L'identité masculine à l'ombre des femmes. De la Grande Guerre à la Gay Pride*. Paris, Hachette.

RICH, Adrienne

1981 « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, Paris, 1, 1981 : 15-43.

1980 « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, (5) 4, : p. 631-660. (Publié en français sous le titre : « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne ». *Nouvelles Questions féministes*, n° 1, mars 1981. p 15-43.)

SAINT-MARTIN, Lori

À paraître (a) « Mort de la mère, loi du Père et nouvelle mixité à créer : Anne Hébert, Gaétan Soucy, Jean-François Beauchemin », dans Isabelle Boisclair (dir.), *L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Québec, Nota bene.

À paraître (b) « Romans d'homme, voix de femme : "Marie Auger", Gilles Archambault, Jacques Poulin et Maxime Mongeon », *Voix et images*, printemps 2007.

2006 « Pères et paternité dans l'œuvre de Gilles Archambault », *Voix et images*, XXXI, 2 (92), hiver : 49-70.

2003 *La voyageuse et la prisonnière. Gabrielle Roy et la question des femmes*. Montréal, Boréal, 389 p.

- 2000 «Narrative Transvestism and Men « Doing » Motherhood: The Case of Marie Auger/Mario G's *Le ventre en tête*», *Québec Studies*, 30, automne/hiver : 44-56.
- 1999 « La peur de l'autre, l'androgynie et les impasses de l'amour : *La tournée d'automne* de Jacques Poulin », *Voix et images*, XXIV, 3, printemps : 541-557.
- 1997 « Du bon usage du faux : petit essai de rhétorique antiféministe », dans *Contre-voix. Essais de critique au féminin*. Québec, Nuit blanche éditeur : 77-92.
- 1989 *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*. Québec, Les Cahiers de recherche du GREMF, cahier n° 28, 373 p.
- 1984 « Mise à mort des femmes et « libération » de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu », *Voix et images*, X, 1, automne : 107-117.
- SCHNEIDER, Michel
- 2005 *Big Mother. Psychopathologie de la vie politique*. Paris, Odile Jacob, coll. « Poches ».
- SMART, Patricia
- 2000 « When « Next Episodes » Are No Longer an Option: Quebec Men's Writing in a Postfeminist, Postnationalist Age », *Québec Studies*, 30, automne/hiver : 28-43.
- 1988 *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*. Montréal, Québec/Amérique.
- SUHONEN, Katri
- 2003 *Prêter la voix. Le discours masculin dans l'œuvre des romancières québécoises à la fin du XX^e siècle*. Thèse de doctorat. Montréal, Université du Québec à Montréal.
- SUNDERLAND, Jane
- 2004 *Gendered Discourses*. Londres, Palgrave Macmillan.
- SZCZYGLAK, Gisèle
- 2002 « Le genre et les rapports humains : une aporie circulaire », *Utinan, Revue de sociologie et d'anthropologie*, n° 5, numéro coordonné par Nicky Le Feuvre : « Le genre : de la catégorisation du sexe » : 267-286.
- VIDAL, Catherine et Dorotheé BENOIT-BROWAEYS
- 2005 *Cerveau, sexe et pouvoir*. Paris, Belin.
- WELZER-LANG, Daniel
- 2005 *Les hommes aussi changent*. Paris, Payot.
- YAGUELLO, Marina
- 1992 *Les mots et les femmes. Essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*. Paris, Payot, [1^{re} éd. : 1978].